

Olivier Steiner

La main de Tristan



EdB

ÉDITIONS DES BUSCLATS

La main de Tristan

Les éditions des Busclats se proposent de publier des écrivains reconnus à qui elles demandent de faire *un pas de côté*. D'écrire en marge de leur œuvre, un texte court – récit, essai, nouvelles, lettres... – qui sera, selon leur cœur, une fantaisie, un coin de leur jardin secret, un voyage inattendu dans leur imaginaire.

Cependant les éditions des Busclats ne s'interdisent pas d'ouvrir leurs pages à des inédits de grands écrivains disparus, ni de se laisser séduire par des textes d'écrivains inconnus et prometteurs.

www.editionsdesbusclats.com

© Éditions des Busclats

ISBN 978-2-36166-070-3

Conception graphique :

Benoît Gillain

La direction n'est pas responsable
des textes non sollicités

Olivier Steiner

La main de Tristan



ÉDITIONS DES BUSCLATS

DU MÊME AUTEUR

Bobème, Paris, Gallimard, 2012.

La Vie privée, Paris, Gallimard, 2014.

À Laurence Tardieu

Cette même nuit, il se leva, prit ses deux femmes, ses deux servantes, ses onze enfants et passa le gué du Yabboq. Il les prit et leur fit passer le torrent, et il fit passer aussi tout ce qu'il possédait. Et Jacob resta seul. Quelqu'un lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Voyant qu'il ne le maîtrisait pas, il le frappa à l'emboîture de la hanche, et la hanche de Jacob se démit pendant qu'il luttait avec lui. Il dit : Lâche-moi, car l'aurore est levée, mais Jacob répondit : Je ne te lâcherai pas, que tu ne m'aies béni. Il lui demanda : Quel est ton nom ? – Jacob, répondit-il. Il reprit : On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu et contre tous les hommes et tu l'as emporté. Jacob fit cette demande : Révèle-moi ton nom, je te prie, mais il répondit : Et pourquoi me demandes-tu mon nom ? et, là même, il le bénit. Jacob donna à cet endroit le nom de Penuel, car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face et j'ai eu la vie sauve. Au lever du soleil, il avait passé Penuel et il boitait de la hanche.

Genèse 32, 24-32

On dit qu'il est mort à l'hôpital un lundi, qu'il s'y est rendu seul, la veille il était encore chez lui et travaillait, épuisé, prenait des notes pour sa prochaine mise en scène. On dit qu'il n'avait rien prévu rien préparé concernant la mort sa mort, pas de testament aucune dernière volonté. On dit beaucoup de choses. Le cercueil fait son entrée sur une marche de la Semaine Sainte à Séville, silence.

C'est un silence qui fait trembler la peau, l'intimide, la fait doucement frissonner sous les vêtements. Quand il s'arrête c'est le craquement si particulier du vieux bois des chaises d'église, un bruit que j'aime, venu de l'enfance, petit orchestre qui s'accorde. Je me rends compte que nous n'avons jamais parlé de la mort, lui et moi, pas vraiment je veux dire, pas directement, même par écrit. Nous parlions plus volontiers de la jeunesse, du spectacle éblouissant de la jeunesse. Dans son regard je la voyais mieux, à travers son regard j'avais l'impression de la comprendre, la jeunesse et son électricité toujours nouvelle, surprenante, comme illimitée. Nous regardions la jeunesse, toutes les sortes de jeunesse, parfois gravement, parfois de façon

amusée, excitée. Nous partagions ce secret de la chaude douleur qu'elle provoque dans le ventre de ceux qui d'aventure l'aperçoivent, ici ou là, dans la rue, dans un hall de gare ou de théâtre, dans le métro, dans la nuit aussi bien. Nous n'avons jamais fait de la mort un sujet de discussion, peut-être parce qu'elle planait tout le temps au-dessus de nos têtes, et nous le savions. Peut-être n'y avait-il rien à ajouter. Peut-être étions-nous sages ensemble, ou bien prudents ? Il est mort un jour d'octobre, à Clichy, il avait 68 ans.

D'abord lointaine comme une rumeur populaire, la musique grossit à mesure que le cercueil avance. C'est une marche saccadée, lourde, légère, ça avance et ça finit par remplir tous les volumes de l'église. Si l'on ferme les yeux c'est Séville et le mois de mai, les soirées dorées à la lumière des flambeaux, quand on les rouvre c'est Paris et les premiers froids, l'été qui s'achève fut bien long et bien chaud. Comme chaque année la température a chuté d'un coup, comme chaque année on est surpris par la rapidité des saisons. Le cercueil progresse lentement, parade de Fellini ou cortège de Kusturica, l'image dure pendant toute la traversée de la nef. C'est la dernière progression d'une vie qui a cessé, c'est une procession païenne, belle, ample.

Dehors sur la place Saint-Sulpice les gens attendent, se serrent contre les barrières. Ils auraient pu penser à nous, déplore une dame, ils auraient pu installer un grand écran... Un homme parle de son Platonov monté aux Amandiers à la fin des années 80. Les gens attendent. Le cercueil remonte l'allée centrale, il est porté par six garçons en costume noir, des comédiens du Jeune Théâtre National. Au bout de l'allée des corbeilles de fleurs blanches attendent sans arrogance. La musique s'éloigne, s'amenuise, un moment de suspension et au-dessus, la vie, la mort, cette chose un peu bizarre et douteuse qu'on appelle le destin.

Depuis le fond de l'église je ne vois que des dos, des nuques, des cheveux gris, des manteaux sombres. Je baisse la tête et je revois la scène du mariage forcé de Margot la catholique, elle sera reine et épousera un protestant, une union pour la paix dans le royaume. Je revois les fraises blanches autour des cous, la lumière filtrée dans les vitraux de Notre-Dame, du doré et des tons sombres. Ce mariage est une pause juste avant le grand déchaînement de la haine, la nuit de la Saint-Barthélemy. Il filmait des gloires venues de toute la peinture religieuse, il filmait la violence et la peur, la menace de la violence mélangée au désir. Il poussait les corps

aux derniers retranchements de leur chair et de l'esprit, pour qu'ils livrent leur essence même. Je revois l'épaisseur des tissus, les lourdes soies brodées, le carcan de Margot, son froissement ; rouge de la robe de mariée et lèvres boudeuses, parfaites, Margot Isabelle, pour toujours reine de l'effroi et de la passion.

Il n'avait rien prévu concernant la mort la sienne, lui si prévoyant et prévenant, qui savait organiser, orchestrer diriger, cette fois pas la moindre directive. Il n'avait que les chantiers en cours, des projets pour le présent l'avenir, une pièce, un film, un nouvel opéra, un nouvel amour. Des choses pour la vie, choses pour et avec les autres, la mort n'avait pas de place dans l'agenda. Dans cette église pleine à craquer, en ce matin humide, tout le monde est d'accord : la mort a osé couper *la ligne de vol du poème* tandis que la voix de la Waltraud Meier s'élève, s'élève dans l'église. Son Isolde, sa Clytemnestre, chante *Im Treibhaus* et *Träume* de Wagner, et l'allemand que je ne comprends toujours pas. Une heure se passe, peut-être plus, je me rappelle qu'une jeune actrice a lu un sonnet de Shakespeare, une voix grave a récité le psaume 12, *Vas-tu m'oublier ?* Ce fut ensuite une cantate de Bach puis la prière de l'assemblée, action de grâces, Notre Père, dernier adieu. Le cercueil est

redressé puis, après un demi-tour, a lourdement quitté l'église.

Quand il apparaît en haut des marches, la foule sur le parvis se met à applaudir, ça dure de longues minutes, on entend des bravo, bravo ! Ce sont des rappels, son public le rappelle, veut le retenir. Je pense aux rappels de Bayreuth dont on raconte qu'ils avaient duré cinquante-trois minutes lors de la dernière, le public alors debout, en liesse. La *Tétralogie* montée pour le centenaire en 76 avait commencé par le scandale et des menaces de mort, elle s'était terminée en légende, il avait 31, 34 ans. Cinquante-trois minutes d'applaudissements, comment est-ce possible ? Il est de ces êtres dont on dit qu'avec eux il y a un avant et un après, exactement comme avec les événements, un avant et un après.

Le fourgon mortuaire vient de démarrer, l'inhumation aura lieu au cimetière du Père-Lachaise. Je fais quelques pas du côté du Café de la Mairie, je croise des amis, des connaissances, des visages connus. Il y a beaucoup de célébrités, des artistes, des politiques, des gens des médias et de la culture. Dire les noms, faire une liste ? Difficile à manier les noms, ça troue la page, ça déroute, ça brûle le papier. Le fait est que je suis déjà en train d'écrire

sur cette place au milieu de tout ce monde. Je pose des mots les uns à la suite des autres, dans ma tête, des mots qui hésitent, qui sont impressionnés, qui saignent. Je vois venir les problèmes de morale, les problèmes d'éthique, esthétiques, les problèmes des problèmes. Trouver le moyen de dire les vrais noms des vrais gens sans déranger ni offusquer personne, le faire comme un lâché de ballons, de lanternes chinoises dans le ciel, un départ de montgolfières ? Il se met à pleuvoir, de la neige fondue, l'hiver approche.

Je prends la rue Bonaparte sur la gauche, je continue tout droit, je traverse la rue de Vaugirard, je me faufile entre deux voitures, j'entre dans le jardin du Luxembourg, la pluie s'arrête. Je me sens dans un drôle d'état, ce n'est pas de la tristesse, c'est... Les choses m'arrivent par touches, comme des petits coups de pinceau, il y a des amas de couleurs, beaucoup de sensations contradictoires. Je regarde les petits massifs de rosiers jaunes, les capucines, des fleurs en automne. Je vais m'abriter près de la fontaine Médicis, je tourne autour du Sénat, quelques joggeurs en Nike, la ville est là, elle continue autrement, elle n'avait pas cessé. Les applaudissements bourdonnent dans mes oreilles puis tout se tait petit à petit, s'apaise. Je suis main-

tenant au niveau des jardins de l'Observatoire, à l'angle de la rue Michelet, une fillette rousse rigole sur un poney. Je m'installe sur un banc, je fume. La fillette réclame un second tour, le père n'est pas d'accord, caprice. Je sens que quelque chose monte, comme une vague envie de rire nerveusement, ça s'arrête au bord. Je me sens finalement plus calme et plus fatigué, un peu démuni. C'était impressionnant, tout Paris était là, l'Europe, il y a encore quelques minutes, je ne me suis déplacé que de quelques centaines de mètres et c'est déjà un autre monde. Les proches, la famille et les officiels sont partis au Père-Lachaise, je suis là avec le poney, la petite fille, un certain tournis. C'est un peu comme l'aurore à la campagne avec Françoise il y a quelques années, des traînées de rose dans le ciel. Du rose et du ciel.

Port Royal, boulevard du Montparnasse, je passe devant la Closerie, je continue, envie d'aller boire une vodka. Sur le large trottoir les visages des anonymes remplacent les visages connus, tous ces gens du boulevard du Montparnasse pourraient tout aussi bien être des célébrités, la différence tient à quoi ? À pas grand-chose, un pas grand-chose dont je me fous finalement. Marc Dachy sort de la librairie Tschann, nous nous embrassons, nous parlons, de lui bien sûr, des obsèques, de la vie, la maladie.

Marc me dit quelques mots à propos d'un surréaliste, c'est au sujet de la perte, c'est simple et profond mais j'oublie aussitôt la phrase et le nom du poète. Nous allons pour nous quitter mais Marc me retient, m'attrape le bras, d'un coup il me dit d'aller vers ce qu'il y a de limpide en moi. Il y a toujours du limpide en vous, Olivier, c'est votre direction. La phrase m'impressionne, me fait rougir, je ne suis pas sûr de comprendre, je bredouille un merci. Je m'arrête au Select et je demande au serveur des nouvelles du gros chat Mickey, on m'apprend qu'il est mort il y a quelques semaines à presque vingt ans, pauvre matou tigré, gros chat gros et gras. Je bois ma vodka glace au comptoir, à la mémoire de ceux qui s'absentent, animaux et humains, je grignote quelques chips. La vodka brûle un peu mon ventre vide, ça divague doucement dans ma tête. Je me laisse aller à penser ce qui vient, le tout-venant, l'informulé. On pense et on dit n'importe quoi quand on enterre une personne aimée, mais je me dis que ce n'importe quoi n'est jamais vraiment n'importe quoi.

Tissage, reprise. Le beau rituel juif de la Quéria où il s'agit, après la mort d'un proche, de déchirer ses vêtements durant les sept jours du deuil. Lentement, délicatement. À l'issue de ces sept jours,

l'endeuillé doit recoudre les pièces en prenant soin de laisser visibles les reprises et les coutures. Ce que je fais en sautant un paragraphe. L'axe du regard est une aiguille. Parfois le chas de l'aiguille est trop grand, parfois trop petit, trop fin. Le fil alors se plie, rechigne, refuse. Il faut insister, ne pas lâcher, continuer d'écrire en s'appuyant sur ce qui apparaît, noter, oublier, dormir puis reprendre. C'est ainsi que des souvenirs enfouis reviennent à la surface, comme des noyés dans l'eau qui réapparaissent un jour, se mettent à flotter. Tout est là, en vrac, depuis le début, toutes les images. Certaines seront développées comme en photographie, d'autres resteront invisibles et négatives, dans le limon de la mémoire. Je suis né à Tarbes à la fin des années soixante-dix, je m'appelle Jérôme Léon, un nom d'état civil, le vrai et le faux nom. Depuis vingt ans je vis à Paris, je m'appelle Olivier Steiner, un pseudonyme, le vrai et le faux nom.

René Char : *Nous sommes ingouvernables. Le seul maître qui nous soit propice, c'est l'Éclair, qui tantôt nous illumine et tantôt nous pourfend.*

L'histoire c'est d'abord un sourire dans un théâtre en banlieue parisienne, puis un regard plus grave dans un musée en Espagne. Je n'ai plus que